



Notes du mont Royal 
WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Éditions P.O.L

Tristes Pontiques

Ovide

2011



Présentation

Il y a deux mille ans exactement, en décembre 08, Ovide est exilé par Auguste aux confins du monde connu, chez les Barbares du delta du Danube. Après un long périple par les mers et les terres, le grand poète mondain va vivre

huit ans entouré d'hommes vêtus de peaux de bêtes, qui ne parlent ni latin ni grec. Et il écrit, une centaine de lettres autobiographiques, que j'ai eu envie de traduire pour leur beauté, leur mélancolie, et le regard qu'elles portent sur d'autres mondes.

M.D.

Titre

Ovide

Tristes Pontiques

Traduit du latin

par Marie Darrieussecq

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Table

Les Tristes

Livre I

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

Livre II

Élégie unique

Livre III

I

II

III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
Livre IV
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
Livre V
I
II
III
IV
V
VI
VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

Les Pontiques

Livre I

I - À Brutus

II - À Maxime

III - À Rufin

IV - À ma femme

V - À Maxime

VI - À Grecinus

VII - À Messalinus

VIII - À Sévère

IX - À Maxime

X - À Flaccus

Livre II

I - À Germanicus

II - À Messalinus

III - À Maximus Cotta

IV - À Atticus

V - À Salanus

VI - À Grecinus

VII - À Atticus

VIII - À Maximus Cotta

IX - Au roi Cotys

X - À Macer

XI - À Rufus

Livre III

I - À sa femme

II - À Cotta

III - À Fabius Maximus

IV - À Rufin

V - À Maximus Cotta

VI - À un ami

VII - À ses amis

VIII - À Maxime

IX - À Brutus

Livre IV

I - À Sextus Pompée

II - À Sévère

III - À l'ami ingrat

IV - À Sextus Pompée

V - Au même, consul

VI - À Brutus

VII - À Vestalis

VIII - À Suillius

IX - À Grecinus

X - À Albinovanus Pedon

XI - À Gallion

XII - À Tuticanus

XIII - À Carus

XIV - À Tuticanus

XV - À Sextus Pompée

XVI - À un envieux

Préface

Préface

« *On m'enseigne la science de l'adieu* »

Dans les plaintes échevelées, nocturnes. »

Mandelstam, *Tristia*

De Rome à Tomes

Ovide est surtout connu pour ses *Métamorphoses* et son *Art d'aimer*. Il écrit sur ce qui arrive aux corps. Il réinvente les mythes, et donne des conseils érotiques qu'on trouve un peu décevants aujourd'hui – surtout lus à quinze ans, pour s'instruire.

À quoi ressemblait-il ? Il avait un grand nez. On le surnommait Nason. Poète à succès, érudit, travailleur, c'est aussi un mondain. Divorcé deux fois, heureux avec sa troisième femme, il vient d'une famille de patriciens et de chevaliers, il a une villa près du Capitole et une maison de campagne aux abords de Rome. Il affiche une certaine futilité, il fuit tout engagement politique : l'élégant Ovide est l'écume de la civilisation latine, un sommet de brillance et de légèreté. Et c'est cet homme-là qui, du jour au lendemain, s'est retrouvé chez les Barbares.

Ovide est proche de la famille impériale, si proche qu'il s'est trouvé mêlé à une ténébreuse affaire. Quelle est cette « *offense à César* » ? Pourquoi Auguste l'a-t-il puni si sévèrement, en lui laissant la vie et la citoyenneté romaine, mais en l'exilant si loin, aux bords du monde connu ? Pourquoi Ovide, à l'âge de cinquante et un ans, a-t-il été banni ?

Les éléments dont on dispose dans ce polar antique sont minces. Il a « *vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir* ». Il ne « *peut pas en dire plus* ». Il fait semblant (mais à peine) de croire au motif officiel : Auguste l'a banni à cause de *L'Art d'aimer*, qui prônerait l'adultère. Mais le livre a été publié dix ans auparavant, et la littérature érotique abonde.

On est en l'an 8. Celui dont Ovide n'entendra jamais parler, Jésus de Nazareth, a huit ans. Fin de règne à Rome. Livie, la femme d'Auguste et la mère du futur empereur Tibère, a une grande influence sur son mari vieillissant. C'est surtout à elle qu'Ovide semble avoir déplu. Les rites isiaques sont à la mode, et peut-être Livie y participe-t-elle. Ovide a-t-il profané le culte ? Je le vois volontiers comme Tom Cruise dans *Eyes Wide Shut*, mêlé par naïveté à une affaire qui le dépasse, une orgie impériale. Ou j'imagine bien la fille d'Auguste s'envoyant en l'air quelque part dans le palais, et Ovide ouvrant bêtement la mauvaise porte.

Auguste, je le vois dans un décor de marbre et d'or, façon péplum, vêtu d'une toge blanche à bandes pourpres, réglant rapidement le sort du poète (il a d'autres chats à fouetter) : le faire empoisonner ? L'expédier au loin ? Ricanant à l'idée de Tomes, soufflée par Livie...

Tomes, la dernière ville, sur la côte Nord-Ouest de la mer Noire, où se jette le delta du Danube : c'est l'actuelle Constanța, à la frontière de la Roumanie et de l'Ukraine. Tomes au bout du monde, Tomes où personne ne parle ni grec ni latin.

Le bout du monde

Ovide a vite fait le tour de Tomes – ses remparts de bois, ses deux rues, sa plage vide. Entre deux attaques des Barbares, il constate le désert autour de lui. Alors il écrit. Il ne sait faire que ça. Il avance dans *Les Fastes*, il rédige des poèmes comme *Ibis* et *Le Noyer*, et un traité sur la pêche et le monde animal, *Les Halieutiques*. Peut-être même termine-t-il *Les Métamorphoses*¹.

Surtout, il écrit des lettres. Deux recueils, *Les Tristes*, et *Les Pontiques*. *Les Pontiques* sont nommées d'après le Pont-Euxin : nom que les Grecs avaient donné à la mer Noire. Et *Les Tristes*... *Les Tristes* doivent leur titre à la dépression d'Ovide. Sans même parler de « *l'absence de tout ce qu' [il] aime* », Ovide est, du jour au lendemain, confronté à un monde où tout manque – même les arbres : un paysage de marais, très peu d'objets manufacturés (des arcs et des flèches), peu de confort, pas d'eau potable, pas de fruits, un froid mordant l'hiver et un air étouffant l'été.

Écrire l'a perdu (on ne devient pas sans risques un poète proche du pouvoir). Mais écrire le tient en vie. Dans l'insomnie et la fièvre, il écrit à sa femme. Il écrit à ses amis. Il écrit des suppliques à Auguste et à Livie. Qu'on le ramène, sinon à Rome, du moins plus près de Rome, et dans un endroit où on parle latin ! Dans un endroit où l'hiver n'est pas si rude, où les gens ne sont pas vêtus de peaux de bêtes, où les femmes, au moins, savent filer la laine²...

Mais les années passent, et Ovide comprend que les Gètes et les Sarmates seront désormais son seul public. Cet homme-là, qui avait désespérément besoin d'être aimé, s'est fait aimer des Barbares. Et il s'est, à nouveau, embarqué dans la complexité des relations humaines. À Tomes aussi, être poète lui causera des ennuis³.

Il apprend le gète et le sarmate. Il lit ses lettres et ses poèmes en public. À une occasion, alors qu'il est malade, il trouve même quelqu'un à qui dicter⁴. Quelqu'un qui savait donc écrire, qui savait donc parler latin : des militaires, peut-être des marchands qui venaient jusque-là. À la fin des *Pontiques* on croise Vestalis, un centurion envoyé par Tibère mater la rébellion des peuples du Danube. Mais on pense au *Désert des Tartares* plutôt qu'aux foules de *Guerre et paix*.

Lucrèce avait déjà écrit sur les étoiles, Posidonios sur les confins du monde grec, Tite-Live, une génération avant Ovide, avait décrit les Gaulois ; Pline et Tacite, une génération après, écriront à leur tour sur le monde barbare, ce grand Autre du monde romain. Sauf qu'Ovide n'était fait ni pour les bouts du monde, ni pour l'ethnologie avant la lettre. À d'autres, la fascination d'être un Romain au fond des steppes. À d'autres, les *Tristes Pontiques*. Il est parti en condamné, et c'est bien malgré lui qu'il a fini ses jours les yeux fixés sur l'horizon, sous des constellations inconnues.

Il meurt en exil en 17, de désespoir et de maladie.

La fin d'un monde

Il y a une évidence à compacter les deux titres, *Les Tristes* et *Les Pontiques*, en « *Tristes Pontiques* », en hommage à *Tristes Tropiques*. Comme Lévi-Strauss deux mille ans plus tard, Ovide a fait un voyage dans l'espace mais aussi dans le temps. Sauf que chez Ovide, le monde qui va mourir, ce n'est pas celui des « barbares » ou des « primitifs », c'est le sien, c'est la civilisation romaine.

La fin du monde, Ovide l'a sous les yeux : c'est une étendue glacée, un marécage sans limites.

Où est le centre du monde ? À Rome, évidemment. Son autre nom est *Urbs*, la Ville. Mais il y a dans la dépression ovidienne la prémonition d'un désastre. Le centre va se déplacer, glissant de Rome vers ces « bords du monde » : vers l'Orient, vers la masse enneigée du continent, vers les Océans, vers cette Inde à peine évoquée, loin d'un Capitole de plus en plus excentré. L'exil d'Ovide annonce ce désamarrage, comme si Rome glissait vers le bord du cadre, et devenait floue, accessoire, provinciale, ruinée.

La mort est fréquente, et elle est sans recours. Ovide est très net là-dessus : la seule éternité en laquelle il espère est celle de ses livres. Il compte ne pas « *survivre à sa propre mort* », et souhaite que le bûcher « *ne laisse rien échapper de lui* ». Il n'a pas tant peur des fantômes que d'en devenir un, et « *d'errer, ombre romaine, chez les Sarmates morts*⁵ ». Et s'il pense être lu « *aussi longtemps que Rome dominera le monde* », c'est lui qui a survécu aux Césars, aux dieux, et à leur terreur.

Les dieux sont à l'image des hommes : concupiscent, agités, et en perpétuelle métamorphose. Rien n'est sûr, rien ne dure. La vie c'est maintenant. La prière est sans transcendance. Et la supplique est à la mesure de la terreur politique : sans retenue. Le seul dieu vraiment à craindre est temporel, le monde est tenu par un dictateur, *César*, qu'il soit incarné par Auguste ou Tibère. Tout est permis à ce dieu vivant, il est Jupiter sur terre, la Loi c'est Lui, et il suffit de lire Suétone pour savoir que ça ne va pas s'arranger⁶.

Ovide et nous

L'étrangeté d'Ovide, c'est son paganisme. Le Christ n'a pas encore *eu lieu*. Dans ce monde, la pudeur et la vertu n'ont pas le sens que la culture judéo-chrétienne donnera à ces mots. La vertu, c'est ce qu'on se doit à soi-même : l'amour de soi est primordial. La pudeur est une convention qui ne concerne que le corps – disons celui des femmes mariées. L'adultère est condamné comme facteur de désordre, mais on est libre de répudier son épouse, de baiser ses esclaves, d'avoir (discrètement) des goûts grecs. Surtout, on se lamente sans vergogne sur son propre sort. On s'excuse soi-même, on s'explique, on plaide. Le pardon n'a pas cours. Et on use de la menace pour obtenir de l'aide. Ovide termine souvent ses lettres par des exhortations musclées à ses amis.

La proximité d'Ovide, c'est son côté hypercivilisé, son athéisme avant la lettre, son bon sens, sa raison (il est peu superstitieux pour un Romain), la rapidité et souvent la drôlerie de ses jugements (sur ses premières femmes, sur ses faux

amis)... Sa mauvaise foi aussi : il ne dit « *jamaïs de mal de personne* », sauf sur des centaines de pages, dans *Ibis*⁷ par exemple, avec une richesse imprécatoire qui préfigure Apollinaire :

*ta mère qui est ta sœur t'a eu avec son père
lave-toi de ta crasse avec ton propre sang
va te faire étrangler que ton gosier se taise
le seul bruit qui ferait plaisir à mes oreilles
c'est celui de tes os broyés dans un mortier...*

Ovide a inspiré quantité de poètes. Dante, Du Bellay, Pavese, Danilo Kis, Celan... Mandelstam aussi l'a lu, au point d'intituler *Tristia* son deuxième recueil (1922). La figure d'Ovide en exil traverse son œuvre, prémonitoire de sa propre déportation par Staline :

*Avec le Capitole et le Forum au loin,
Dans le tranquille dépérissement de la nature
J'entends la voix d'Auguste et au bord de la terre
Tourne la pomme souveraine – les années 8*

Chalamov, contemporain de Mandelstam, ironise sur Ovide, « *qui fut, comme chacun sait, directeur du goulag de la Rome Antique*⁹ ». C'est très injuste, bien sûr, mais on peut imaginer qu'en effet, sur le plan matériel, le délicat Ovide continuait à mener à Tmes une vie de patricien : avec des esclaves, que l'on distingue parfois dans le fond du tableau¹⁰. Servi, nourri, Ovide était oisif comme un Romain, sauf quand il était obligé de prendre les armes pour défendre Tmes et sa propre peau.

Les lettres

À Tmes, écrire est sa seule activité. Ovide a besoin de lecteurs. Il fait partie de ces écrivains pour qui un livre non lu n'existe pas. On est parfois dérouté, en 2008, de voir le nombre de destinataires auxquels il s'adresse dans une seule lettre (sans parler du couple impérial sans cesse sollicité). Ses lettres sont faites pour circuler. Le texte écrit était beaucoup plus rare que de nos jours, et les lettres d'écrivain avaient d'emblée un statut d'objet littéraire – comme plus tard, mais dans une moindre mesure, celles de Mme de Sévigné.

Les premières années, Ovide est prudent : le nom des destinataires n'apparaît pas¹¹. Celui qui réceptionnera la lettre est libre de se reconnaître ou pas. Le statut officiel de ces lettres est d'ailleurs ambigu : sont-elles interdites à Rome, comme l'est la personne d'Ovide et son *Art d'aimer* ? Et puis, au bout du quatrième hiver, il envoie tout balader : il écrit les noms. C'est ce qui marque la différence entre les deux recueils, *Les Tristes* et *Les Pontiques*.

Ovide « poste » ses lettres par paquets d'une dizaine. Ces paquets annuels forment des livres, cinq pour *Les Tristes*, quatre pour *Les Pontiques*, gravés sur des tablettes de cire puis transcrits au propre sur des rouleaux de parchemin ou de papyrus¹². Les rouleaux mettent environ six mois pour atteindre Rome ; à nouveau six mois pour les réponses quand il y en a¹³. La voie terrestre est aussi dangereuse que la voie maritime. Durant son propre périple, Ovide a bénéficié de l'escorte inattendue du général Sextus Pompée à travers la Thrace, et il lui écrit souvent.

Une fois parvenues à Rome, les lettres sont sans doute lues en public dans de petits cercles privés. Ovide rêve même qu'elles trouvent le chemin des bibliothèques. Lui qui ne sait écrire qu'en vers, ne fait aucune différence entre son travail littéraire et son activité épistolaire – même s'il la dénigre souvent. Et il dialogue seul, faisant intervenir ses lecteurs dans le texte, reprenant critiques et réponses, réelles ou imaginaires :

« on me dira

pourquoi écrire tout ça à Pédon

*et en vers qui plus est*¹⁴ »

Beaucoup de lecteurs d'Ovide ont été, à travers les âges, agacés par ses « *plaintes continues* ». Ses contemporains, déjà : « *Mais quand cesseras-tu, Ovide, de gémir ?*¹⁵ » Il y a aussi quelque chose de douloureux à voir Ovide s'abaisser à de longues suppliques à l'empereur. On peut sauter des pages, par respect pour lui, par pudeur. On peut sauter des pages, par respect pour lui, par pudeur, et comme dans n'importe quel livre, en se laissant rêver entre les lignes, en revenant, en circulant entre les lettres. Leur ordre chronologique a quelque chose d'implacable – hiver après hiver, d'espoirs déçus en nouvelles calamités, jusqu'au dernier mot, *locum* : le lieu, l'endroit, la place.

Traduire et adapter

À quelques occasions, j'ai moi-même coupé court. Dans la toute première lettre, j'ai choisi de lancer la lecture en supprimant un ensemble de topos classiques qui reviendront ensuite fréquemment : la brebis qui a peur du loup, la chute de Phaéton face au Soleil, la flotte d'Argos fuyant devant Capharée, la barque ballottée par la tempête, la chute d'Icare, la plaie inguérissable, la manœuvre oblique vers le palais de César. Elles forment au long du livre le paradigme de l'Exilé face à l'Empereur.

J'ai aussi choisi de couper dans trois lettres des *Pontiques*. Après quatre ans d'exil et près de quatre-vingts lettres, le triomphe de Germanicus redonne à Ovide un sursaut d'espoir : il envoie une salve de prières presque identiques à Messalinus, Maximus Cotta et Atticus¹⁶. Je n'en ai gardé que les variations, en ne traduisant qu'une seule fois les formules : le naufrage de sa vie, le nombre de ses maux, la rareté des amitiés fidèles, les fluctuations de la capricieuse Fortune, et les louanges à César.

Faut-il moderniser un texte à la rhétorique forcément ancienne ? J'ai parfois réduit l'ampleur de la prosopopée¹⁷, et j'ai un peu délatinisé : plutôt qu'un littéral « *cultiver l'Hélicon* », je préfère traduire par « *faire de la poésie*¹⁸ ». J'ai toutefois conservé certains mots typiquement romains : les « *centumvirs* », assemblée de cent magistrats citoyens, et l'« *angusticlave* », fine bande de pourpre portée sur la toge, indiquant qu'un jeune homme revêt ses premières charges.

Tout en respectant scrupuleusement le sens, j'ai tenté de rendre le texte aussi fluide et lisible qu'il était à l'époque, et j'ai délibérément évité d'ajouter des notes. Mon travail n'est pas d'érudition, et le texte parle de lui-même, en particulier grâce à ses redites, qui éclairent peu à peu le contexte. Ce que je souhaite, c'est qu'Ovide soit lu couramment, sans timidité due à l'*antique*, en entendant cette voix qui fait appel à nous.

J'ai traduit en vers blancs, à l'oreille. Il aurait été illusoire de chercher un équivalent aux iambes élégiaques qui sont sa respiration naturelle (son style « biologique », aurait dit Roland Barthes). J'avais d'abord imaginé alterner alexandrins blancs et octosyllabes : douze, huit, douze, huit... pour rendre sur la page ce décrochement claudicant des iambes : une jambe longue et une jambe courte. Mais j'ai aussi accueilli quand ils venaient des décasyllabes ou des vers impairs, quand le sens aurait été trop malmené par un rythme volontariste. Pas de ponctuation : il n'y en a pas en latin. L'ambiguïté de certains vers est enrichie par ce contact non ponctué entre les mots. J'ai scandé par des alinéas pour faire entendre la fin des séquences.

La poésie des lettres d'Ovide est une langue quotidienne. Il « *parle en vers* », mais le vocabulaire est restreint, les constructions assez simples. D'une syntaxe moins dense que ses textes précédents, ses lettres forment par moments un livre sur rien, obsédé par sa propre immobilité, un livre qui assiste à sa propre écriture en s'adressant à des absents.

En lisant, en écrivant

Nous sommes aussi ces absents, par-delà les siècles. Ovide espère immensément dans le lecteur à venir. Son existence ne tient qu'à des bouts de parchemin et à d'aléatoires bateaux. *Parve liber*¹⁹, pauvre petit livre... Ces mots écrits sur des supports fragiles ont traversé des mers, franchi des montagnes, pris des chemins à peine tracés, vers Rome où ils ont été lus, appris, copiés puis copiés encore, de siècle en siècle jusqu'à croiser l'invention de Gutenberg. Il y a quelque chose de miraculeux à être assise deux mille ans plus tard devant un ordinateur, entre un vieux Classique Garnier et mon dictionnaire d'étudiante, pour écouter penser Ovide, et continuer à transmettre ses mots.

J'entends ses lettres comme ce qu'elles sont : des appels. Leur rendre une langue lisible m'est devenu – momentanément – une mission, très agréable. J'ai vécu dans la compagnie d'Ovide chaque fois que j'ouvrais ses lettres, chaque fois que je cherchais le mot juste pour lui être fidèle. Je voyais par ses yeux les marais barbares d'il y a deux mille ans. « *Entends moi, lecteur* », demande Ovide depuis l'ancien bout du monde. Ce lecteur c'est moi. Ce lecteur c'est vous.

J'ai souvent imaginé son fantôme sur mon épaule, éberlué de me voir à la tâche devant mes outils modernes – et une femme, en plus !

Plusieurs traductions existent déjà. Ovide est sur Internet dans toutes les grandes langues du monde²⁰. Qu'on ne s'y trompe pas : ses lecteurs modernes sont beaucoup plus nombreux que les quelques lettrés qui le lisaient dans un monde antique ou médiéval largement analphabète. Et le contraste est vertigineux, entre l'accessibilité actuelle de ses lettres, et la difficulté de leur périple initial. Lues ou pas, leur disponibilité planétaire est à la hauteur de l'espoir immense qu'il mettait dans ces bouteilles à la mer. Elles n'auront sauvé Ovide de rien, mais sa voix morte s'est métamorphosée en voix vivante, logée dans les signes, dans les livres et sur les écrans.

Je ne comprends toujours pas *comment ça marche*, cette trace qui me bouleverse : l'écriture, la voix des fantômes. J'ai eu besoin de traduire pour entendre parler en moi cet exil, et pour faire entendre, à nouveau, cette voix.

Qu'un homme ait écrit sur une plage perdue, il y a deux mille ans : ce geste me concerne, ce texte me demande quelque chose. Quoi exactement, je ne sais pas. Je ne peux plus sauver Ovide, et il ne saura pas que je le lis. Le lire, pourtant, c'est participer à quelque chose qui, *malgré tout*, ne disparaît pas. Un monde commun. Une humanité, un espoir atemporel, une gravité. Partager la cambrure aux reins, la parole, la pensée. Quelque chose qui fait que nous sommes debout sur la Terre, à tourner dans le vide, sous des étoiles qui restent inconnues.

Marie Darrieussecq

-
1. C'est l'hypothèse de Christoph Ransmayr dans son beau roman fantastique, *Le Dernier des mondes* (P.O. L, 1989. Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre).
 2. Les nombreux peuples thraces avaient aussi leurs côtés élégants, en témoigne une récente exposition au musée Jacquemart-André.
 3. *Pontiques*, IV, 14.
 4. *Tristes*, III, 3.
 5. *Tristes*, III, 3.
 6. L'extraordinaire *Vie des douze Césars*.
 7. Surnom d'un individu qu'il invective aussi régulièrement dans ses lettres, parce qu'il avait calomnié sa femme et moqué son exil. Les Romains pensaient que les ibis se fouillaient le croupion grâce à leur long bec.
 8. In *La Pierre* (traduit par François Kérel, NRF Poésie/Gallimard). Ossip Mandelstam meurt au goulag de la Kolyma fin 1938.
 9. Varlam Chalamov, *Les Récits de la Kolyma*, Verdier, 2003, p. 1366.

10. *Tristes*, V, 5.
11. Voir *Tristes*, III, 5. Mais on trouve au moins deux jeux de mots onomastiques dans *Les Tristes* : le « *très cher* » permet d'identifier Carus (*Tristes*, V, 3) ; et « *la douceur du miel d'Attique* » permet d'identifier Atticus (V, 4). Et souvent, des éléments biographiques privés laissent au destinataire la possibilité de se reconnaître.
12. Ovide dit ne pas disposer de baguette en ivoire (« *cornua* ») pour les enrouler, ni de minium pour écrire le titre en rouge, ni d'huile de cèdre pour les enduire, ni de pierre ponce pour lisser la surface (*Tristes*, I, 1). On écrit sur les tablettes de cire grâce à une pointe appelée *calame* (*Pontiques*, IV, 1), d'où l'expression *lapsus calami*, encore usitée : les lapsus qui nous viennent en écrivant.
13. À ma connaissance, ces réponses sont toutes perdues. On n'a jamais retrouvé non plus la tombe d'Ovide, s'il en a jamais eu une. Une hypothèse est qu'elle soit actuellement sous le niveau de la mer ; Tomes était peut-être une île, aujourd'hui reliée à la terre par les alluvions du Danube.
14. *Pontiques*, IV, 10.
15. *Tristes*, V, 1.
16. *Pontiques*, II, 2, 3 et 4.
17. La prosopopée est une forme qu'aimaient les Anciens, où un objet parle à la place du sujet. À plusieurs reprises, Ovide fait ainsi parler ses lettres pour lui : « *Je suis la lettre d'un exilé* » (*Tristes*, III, 1). Le *je* n'est plus celui d'Ovide, mais celui du rouleau écrit qui a la chance de « *voir Rome à sa place* ». Il m'a semblé qu'en dépit de son intérêt poétique – manifester avec insistance l'exil du sujet – cette figure de rhétorique était d'une lecture un peu fastidieuse aujourd'hui.
18. *Pontiques*, IV, 2.
19. *Tristes*, I, 1, premier vers.
20. Par exemple sur le « Site de l'antiquité grecque et latine », de Ph. Remacle, Ph. Renault, F.-D. Fournier, J.P. Murcia, T. Vebre et C. Carrat. Ou sur le site de A.S. Kline, une traduction en anglais. Voir aussi la récente traduction de Danièle Robert chez Actes Sud, et celle des mes années de khâgne, d'Émile Ripert, en Classiques Garnier.

Les Tristes

Livre I

Livre I

I

I

petit livre
hélas
va sans moi dans la ville où je suis interdit
va tout simple
sans ornements savants
comme il sied aux exilés
un habit de tous les jours
les déshérités ne portent pas la pourpre
le deuil ne se fait pas en rouge
pas de signet d'ivoire pas de titre au minium
pas de parchemin enduit d'huile de cèdre
c'est pour les petits livres heureux
toi
mon pauvre recueil
tu portes ma misère et tu portes mon deuil
va-t'en échevelé mal poli tout barbu
car tu n'es pas de ceux dont les aspérités
sont lissées à la pierre ponce
et n'aie pas honte de tes taches
ce sont mes larmes
va
salue pour moi les lieux que j'aime
tes pieds me porteront à leur rythme dans Rome
si quelqu'un là-bas dans la foule
pense encore à moi
si par hasard il reste encore quelqu'un
pour se demander ce que je deviens

tu lui diras que je vis
mais sans vie
l'existence m'a été laissée oui
magnanimement
si on te pose encore des questions
donne-toi à lire
c'est tout
sois prudent
pas un mot de trop
le lecteur excité par ma mauvaise cause
voudra en savoir plus sur mes crimes
la foule me huera en ennemi public
ne réponds pas malgré les calomnies mordantes
plaider est rarement l'antidote au venin
trouveras-tu quelqu'un pour pleurer mon absence
les visages penchés sur toi sont-ils mouillés
y aura-t-il un lecteur qui souhaitera tout bas
(par peur des malveillants)
que César adouci allège un peu ma peine
ce lecteur-là
qui veut mon bonheur
qu'il soit heureux
que sa prière soit entendue
que la colère du Prince s'apaise
qu'on m'autorise à mourir chez moi
on te critiquera sans doute
mon livre
on dira que tu es en dessous de mon génie
il faut voir où j'écris
on écrit dans le calme et la sérénité
un malheur a soudain couvert ma vie de nuages

ballotté par la mer les vents et la tempête
j'ai dans la gorge un glaive qui se plante sans fin
le critique impartial réprouvera mon style
j'aimerais voir Homère à bord de ce bateau
son génie prendrait l'eau
du temps de mon bonheur
je recherchais la gloire
me faire un nom tout était là
mon talent me fut fatal
c'est la poésie qui m'a exilé
je ne la hais pas
ce serait pire
va mon livre
vois Rome pour moi
contemple-la
dieux
je voudrais être mon livre
ne crains pas de passer inaperçu
dans cette grande ville
même sans titre
ton style n'est qu'à toi
voudrais-tu te cacher on te reconnaîtrait
procède cependant avec quelque mystère
mes poèmes n'ont plus la faveur d'autrefois
si c'est mon nom qui effraie
dis que je ne parle plus d'amour
mais de peine
ne crois pas que je vais t'adresser à César
qu'on m'excuse là-haut dans l'auguste Palais
mais la foudre est tombée de ce séjour des dieux
et j'ai beau en savoir la douceur infinie

je suis comme la colombe
qui a déjà senti les serres de l'épervier
je tremble
je n'ose plus lever la tête vers le ciel
n'attire pas d'autres éclairs mon livre
ne réveille pas Sa colère
essaie d'entrer dans Sa bibliothèque
par le biais d'humbles lecteurs
et tu verras tes frères rangés avec méthode
mon nom en grandes lettres et leur titre au grand jour
eux sur qui j'ai veillé tard la nuit tôt le jour
sauf trois d'entre eux cachés dans un recoin obscur
trois d'entre eux qui ont traité à l'amour
ce que tout le monde connaît pourtant
et fait
fuis-les ces parricides
assassins de leur père comme le fut Œdipe
n'aime aucun de mes livres qui prônent l'art d'aimer
et les quinze volumes de mes *Métamorphoses*
j'étais en train de les écrire
et c'était l'heure de mon enterrement
c'était moi leur dernier chapitre
j'ai connu un tel changement
va
pauvre livre
je ne veux plus te retarder
si tu devais porter tout ce que j'ai en tête
tu pèserais trop lourd pour le voyage
la route est longue
moi je dois demeurer au bout du monde
dans une terre loin de ma terre